

Olivier Fillieule,

Université de Lausanne, *Institut d'études politiques et internationales* (IEPI-CRAPUL) et  
Université Paris I (Sorbonne-CRPS).

Olivier.[fillieule@unil.ch](mailto:fillieule@unil.ch)

<http://www.people.unil.ch/olivier.fillieule>

## Qu'est ce qui fait courir les manifestant(e)s ?

*"Data on crowd process during collective behavior [are] sparse and largely inadequate. To understand what occurs during collective behavior one must know such things as what the leaders did, whether the crowd members knew one another, how crowd members reacted to the introduction of police, and, what people in the crowd were actually doing (e.g., sitting, standing, running, cheering, chanting, marching, etc). Obviously, if one wants to understand crowds, details on behavior in crowds are necessary. Unfortunately, for a variety of reasons this type of data is very difficult to obtain."*

Richard Berk, *Collective Behavior*, Dubuque, IA: William C. Brown Publisher, 1974, p. 15.

*"There are inherent problems in collecting any data on crowd events. Hence, they can only be avoided by avoiding the study of actual crowd events entirely –and hence having no way of telling if rigorously tested models of collective process actually apply to real collective events. Consequently our analysis (...) must be judged not only in terms of their appropriateness to the research questions but also in relation to the sheer awkwardness of the crowd event as an object of study",*

Drury and Reicher, **XXX**, 1999, p. 386.

### Introduction

Nous avons montré à propos de la violence dans les manifestations et plus largement du maintien de l'ordre, que le défilé de rue est aussi une forme d'action, une *performance*, dans laquelle une multiplicité d'acteurs s'engagent dans des séquences d'interaction, la plupart du temps structurellement réglées, mais dont les logiques sont aussi à lire et à comprendre au plus près, par l'observation du déroulement des événements et de ce qui meut les participants. Un vaste champ de recherche s'ouvre là. Dans une perspective écologique, l'on peut s'attacher à étudier la morphologie même des défilés de rue, leur dimension dramaturgique, en s'inspirant du Goffman de *Behavior in public place* (1963), ou dans la lignée du *Symbolic interactionism* de John Lofland et XX Fink (1982). Ce type d'approche, longtemps central pour les théories dites du comportement collectif, permet de partir de l'idée selon laquelle les individus en foule –ici dans des rassemblements politiquement orientés- engagent des relations sociales d'un type particulier, sans aucun doute productrices d'effets, tant sur les individus que sur les groupes et le déroulement de la situation, et qui de ce fait sont redevables d'une observation et d'un questionnement minutieux (McPhail, 1991). C'est autour de cette perspective que nous centrerons le propos de ce chapitre. En partant d'une question apparemment simple, celle des *effets sur les individus* de la participation aux manifestations.

Comme le souligne justement Pierre Favre (2006, p. 193), « L'action manifestante est d'abord autocentrée, elle est en elle-même sa propre fin et est largement indifférente à son écho dans l'espace public ». L'on retrouve là l'un des quatre éléments de la définition de la manifestation - l'expressivité – énoncé en introduction à ce livre. Nous verrons dans le prochain chapitre consacré aux relations entre media et manifestations que celle-ci peut aussi, et sans contradiction avec cette affirmation, être pensée, mise en œuvre et « jouée » pour des publics et donc les media. C'est d'ailleurs, résumée sous l'expression heureuse mais réductrice de

« manifestation de papier » (Champagne, 1990), la vision la plus largement partagée dans le monde social. Ce qui veut dire aussi que la manifestation engage une série d'opérations visant à représenter, et donc à construire les groupes revendicatifs. Ce travail de mise en forme des intérêts et de constitution symbolique des collectifs autour d'identités stratégiques est sans doute ce qui a été le mieux exploré par la sociologie politique.

Pour l'heure, intéressons nous à la dimension nettement moins travaillée des effets sur les participants eux-mêmes. Pour Jesus Casquete, par exemple, qui définit la manifestation comme un « rituel de protestation », les défilés sont aussi des performances symboliques à visée expressive : « A politics of influence on authorities and public opinion is not the whole story. Shifting the emphasis away from the 'outward' look at demonstrations, I contend that under certain circumstances (...) participants themselves might be viewed as *the main addressee of the demonstration event*. In other words, in addition to its external form of communication addressing both the authorities and public opinion, demonstrations are also an internal form of communication. In effect, to the extent that they provide participants with *the sense of being engaged in a common cause* with a large number of like-minded people who share *similar feelings* about an issue, mass gatherings also work as opportunities to *cement a given social group* » (2006, p.48). Cette question des effets est très complexe et, la citation supra en témoigne, la littérature y répond généralement de manière peu systématique et passablement impressionniste. Il est à tout le moins nécessaire de relever trois dimensions possibles, en distinguant effets directs (sur les manifestants) et indirects (sur les publics, qu'ils soutiennent ou s'opposent. On pense là aux travaux posant la question des effets de génération à partir du concept d'unité générationnelle –par exemple Percheron sur les conséquences de l'agitation sociale autour de la guerre d'Algérie (1993) ; entre effets immédiats (ce qui se passe dans le temps même du défilé) et à plus ou moins long terme (ce que les individus ou les publics retiennent et retirent de leur participation) ; enfin, et surtout, il faut être attentif à faire la part entre ce qui ressort à proprement parler de la participation aux manifestations et ce qui plus largement ressort de la participation à un mouvement social. De ce point de vue, si la littérature est finalement assez prolixe sur les conséquences biographiques de l'engagement (Fillieule, 2006 pour une revue), elle est quasi inexistante sur la participation aux manifestations et plus largement aux actions protestataires.

Les raisons en sont assez simples. D'une part, le désintérêt contemporain pour cette question est sans aucun doute lié au rejet, à partir de la fin des années soixante, des théories du comportement collectif, au profit d'une approche pour laquelle les conduites individuelles dans les phénomènes de foule sont toujours et seulement rationnelles et calculées. De ce point de vue, et hormis la poursuite de ces travaux autour par exemple, de McPhail ou Lofland, la question des comportements en foule a disparu de l'agenda de la recherche. D'autre part, travailler sur les effets produits en situation implique de mettre en œuvre des protocoles d'enquêtes peu usités. En effet, si les données recueillies *a posteriori* ont ici leur valeur (au moyen de l'enquête historique, comme s'y essaye brillamment Mariot (2006) à propos des voyages présidentiels en France ; au moyen d'entretiens individuels ou de groupes -Favre, 2006 pour une illustration, par la collecte des tracts ou des photographies souvenir – Montlibert, 1989), elles ne sauraient suffire et rien ne peut ici remplacer le recueil de données en situation, que ce soit par l'enquête (Favre, Fillieule et Mayer, 1997) ou l'observation ethnographique, appuyée idéalement sur un enregistrement audiovisuel systématique des événements (Schweingruber et McPhail, 1999 pour une revue de ces méthodes).

Les enjeux sont d'importance. Mariot souligne bien par exemple qu'un lien est généralement établi *a priori* entre, d'un côté le caractère collectif de l'action (lequel se donne à voir en manifestation par l'apparente coordination des gesticulations, la simultanéité des cris, etc.) et de l'autre, le postulat selon lequel tous ces gestes seraient le signe d'une adhésion à quelque

chose de commun, d'un enthousiasme. Et que, enfin, cette unanimité serait génératrice à la fois d'engagement (par un renforcement des convictions), de croyance en l'efficacité de la lutte (par une sorte d'illusion lyrique générée par le nombre) et de socialisation politique. Et de poursuivre en précisant que la question n'est bien entendu pas de nier *a priori* tous ces effets de la participation aux manifestations mais plutôt de ne pas faire l'économie de l'enquête.

Plus précisément, l'on peut dégager trois hypothèses de la littérature consacrée aux manifestations, quant aux effets individuels de la participation. Premièrement, les manifestations seraient des occasions de construction ou de renforcement de la *solidarité* des groupes et de leur *identité*. Deuxièmement, les manifestations seraient des moments d'effervescence collective, des rituels de protestation contribuant à la construction de *l'adhésion* et de *l'unanimité*. Pour reprendre la formule très discutée de Durkheim, c'est le rite qui ferait la croyance. Troisièmement, il y aurait un *effet socialisateur* de la pratique manifestante, de la même manière que le vote a contribué et contribue encore à l'apprentissage du métier de citoyen (Offerlé, XXX ; Franklin, XXX). Plus généralement, cette dernière hypothèse renvoie à l'idée que les expériences politiques fournissent des opportunités de socialisation, en plongeant les individus dans une dynamique collective, laquelle se traduit à la fois par une intensification des contacts interpersonnels et une attention accrue aux flux d'information médiatique (Ihl, 2001 et XXX sur la fête républicaine).

C'est à l'exploration et à la discussion de ces trois hypothèses de l'identité, de l'adhésion et de la socialisation que nous consacrerons ce chapitre. Dans un premier temps, l'on verra comment la littérature dite du comportement collectif a posé la question et tâché d'y répondre, pour en tirer quelques leçons. Dans un second temps, sur la base des travaux menés autour de Clark McPhail, et des enquêtes par questionnaires dans les manifestations, nous montrerons comment l'on peut aujourd'hui avancer un certain nombre d'éléments valides quant aux effets individuels de la participation aux défilés et, partant, approfondir ce qui fait courir les manifestants, tant au sens propre qu'au sens imagé.

### **Identité, adhésion et socialisation. De bonnes questions mal posées.**

La question des effets individuels de la participation aux phénomènes de foule est sans doute l'une des toutes premières à avoir été posée par ceux qui, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, ont commencé de réfléchir au comportement collectif, en lien avec les développements de la psychologie collective, c'est-à-dire l'étude des processus psychiques sous-tendant les phénomènes collectifs. Dans cette perspective, Taine, Tarde et Le Bon ont successivement cherché à expliquer la formation des foules. Tous trois interprètent ce phénomène comme l'effet d'une contagion mutuelle des sentiments et des émotions entre les participants, contagion productrice d'une « âme collective ». Ces travaux ne nous offrent pas les outils conceptuels adéquats pour étudier les phénomènes de masse et reposent sur une vision explicitement dénonciatrice et réactionnaire, ce qui la condamnait à disparaître sans jamais donner naissance à un courant de pensée structuré (Nye, 1975 ; Barrows, 1990). Pourtant, les questions soulevées dans ces premiers écrits demeurent. En effet, comme le soulignent Fillieule et Péchu, « ces auteurs ont eu le grand mérite de mettre en lumière l'importance pour la compréhension des comportements humains en société de pratiques difficilement réductibles à la logique rationnelle du calcul stratégique » (1993, p. XXX).

L'on ne retracera pas ici les linéaments complexes de la manière dont ces problématiques vont se retrouver mobilisées par les théories du comportement collectif. Contentons-nous de souligner ici que Park fut sans doute le premier, dans un court texte intitulé *La foule et le public* (1904 et trad. Française en 2007) à repartir de la psychologie des foules et de son postulat principal -en foule, les affects, les instincts, les émotions se mêlent par des mécanismes d'imitation pour former une dynamique d'excitation collective, une âme

collective-, tout en considérant le comportement collectif comme potentiellement créateur en tant que vecteur du changement social. Le terme de "comportement collectif" correspond pour lui à "ces phénomènes qui expriment de la manière la plus évidente et élémentaire les processus par lesquels les sociétés sont désintégrées et réduites à leurs éléments constituants et les processus par lesquels ces éléments sont à nouveau reliés entre eux dans de nouvelles relations pour former de nouvelles organisations et de nouvelles sociétés" (Burgess & Park, 1921, p.440-441). Les travaux de Park sur la foule seront repris et développés par divers sociologues dits de l'École de Chicago à partir des années vingt, lesquels avanceront successivement trois grands modèles explicatifs du comportement en foule : la réaction circulaire, la convergence et l'émergence (Fillieule et Péchu, 1993).

Herbert Blumer forge le concept de *réaction circulaire* dans la droite ligne de l'idée de suggestion hypnotique. Il identifie trois voies par lesquelles les individus en foule se fondent autour d'un « esprit de corps », qu'il décrit, à la suite de Park, comme "une forme d'enthousiasme de groupe" (1946, p. 208). Cet esprit de corps peut d'abord naître d'une dialectique unanimité/exclusion qui permet au groupe (*we*) de se distinguer d'autres que l'on rejette (*they*). L'on trouve là exprimée l'idée, généralement admise, selon laquelle la formation des identités collectives passe toujours par la délimitation ou le renforcement de frontières propres à assurer les solidarités collectives. Il peut ensuite naître de l'amitié informelle entre membres d'un même mouvement (1946, p. 207) et contribuer à créer des formes de solidarités organiques d'autant plus efficaces qu'elles se jouent dans de petits groupes protégés de toute intrusion étrangère et fonctionnant selon des normes propres. Ce second mécanisme correspond à ce que la littérature contemporaine identifie comme des « espaces libres » (Evans et Boyte, 1986 ; Polletta, 1999). Enfin, l'esprit de corps peut être suscité par des comportements cérémoniels et rituels, tels que manifestations, meetings, parades, etc. S'inspirant encore de Park, Blumer insiste sur le fait que les rituels, et la symbolique qui les accompagnent (slogans, chants, drapeaux, bannières, etc), sont censés accroître le sentiment de communauté et d'appartenance au groupe.

Cette manière de décrire la formation en foule d'un « esprit de corps » n'est pas très éloignée de la façon dont Durkheim, dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), avait tenté de décrire ce qu'il nommait « l'effervescence collective ». Mariot résume le contenu de cette notion en soulignant que pour Durkheim « il existe dans la vie d'un groupe humain des moments, le plus souvent repérables à leur régularité, à leur caractère réglé, et aux mobilisations émotionnelles qu'ils donnent à voir, dans lesquels sont rappelées, précisées, voire mises en questions, selon une formalisation caractéristique (en général par le truchement de symboles), les normes, valeurs, représentations, croyances (la liste est longue) qui définissent ce groupe. Ces moments sont appelés rites, ou parfois liturgies, ou simplement cérémonies » (2001, p. XX). « Au sein d'une assemblée qu'échauffe une passion commune », écrit Durkheim, « nous devenons susceptibles de sentiments et d'actes dont nous sommes incapables quand nous sommes réduits à nos seules forces (...). C'est pour cette raison que tous les partis, politiques, économiques, confessionnels, prennent soin de provoquer périodiquement des réunions où leurs adeptes puissent revivifier leur foi commune en la manifestant en commun. Pour raffermir des sentiments qui, abandonnés à eux-mêmes, s'étioleraient, il suffit de rapprocher et de mettre en relations plus étroites et plus actives ceux qui les éprouvent » (Durkheim (1912) 1998, p. 299-300). Autrement dit, dans ces moments d'effervescence collective qu'il est donc possible de provoquer, et pour reprendre toujours avec Mariot la manière dont le sociologue décrit la solidarité mécanique qui pour lui caractérisait les sociétés primitives, « tout est commun à tous. Les mouvements sont stéréotypés ; tout le monde exécute les mêmes gestes dans les mêmes circonstances et ce conformisme de la conduite ne fait que traduire celui de la pensée » (Durkheim, 1912, cité in

Mariot, 2006, p. 46).

Chez Blumer comme chez Durkheim, on l'aura compris, se trouve exprimé les deux premières des hypothèses listées en introduction à ce chapitre sur les effets individuels de la participation aux manifestations : celles-ci seraient des occasions de construction ou de renforcement de la *solidarité* des groupes et de leur identité en même temps que des occasions rituelles porteuses d'effets socialisateurs. Si ces notions de réaction circulaire et d'effervescence collective n'expliquent pas grand chose, elles permettent cependant de pointer une série de phénomènes primordiaux pour toute compréhension de ce qui se passe dans une foule manifestante et, plus généralement, dans une protestation collective.

Lorsque par exemple Pierre Favre (2006) dresse une liste d'arguments illustratifs du caractère auto-centré de la manifestation, nous sommes au cœur de cette question des sentiments collectifs. Il évoque tour à tour : « le plaisir si souvent évident de faire quelque chose ensemble », lequel se lit dans l'observation des « retours de manifestations, en train, en car, en métro, (et qui) sont souvent des moments joyeux, où le plaisir du devoir accompli, la joie d'avoir été ensemble hors des routines quotidiennes et la fatigue de la marche se conjuguent pour autoriser quelques débordements festifs »; le fait que « la découverte dans le temps même de l'action d'une non appartenance au groupe est vécue comme un traumatisme », signe d'une exigence d'unité et de communauté ; la multiplicité d'éléments, enfin, qui attestent que ce qui compte pour les participants est d'abord « ce qui se passe dans la rue, la communauté qui se forme et ce qu'on y ressent ». D'où l'engouement pour la réalisation et la diffusion de « cassettes vidéo permettant à ceux qui le souhaitent de revoir la manifestation, d'en retrouver l'ambiance, de regarder à nouveau ses mises en scène... et de réentendre les prises de position des organisateurs. (...) Ces cassettes paraissent avoir le même statut que des souvenirs de vacances ou le résumé d'un spectacle auquel on a assisté, l'essentiel de ces vidéos étant constitué d'images des défilés. (ibid, p. 195 et sv) . Dans la même veine l'on citera encore les cartes postales commémoratives éditées par la CGT, par exemple à l'occasion des manifestations de viticulteurs à Béziers en 1907 (Puech et XX, 2007), ou encore à l'occasion des manifestations de la sidérurgie lorraine en 1979 et qu'étudie Christian de Montlibert (1989).

Il n'est d'ailleurs pas anodin que ce même auteur mobilise dans son analyse des mobilisations lorraines le Durkheim sociologue des cérémonies de deuil pour avancer l'idée selon laquelle « ces grandes manifestations sont en quelque sorte la seule possibilité qu'ont les multiples groupements de retrouver leur force d'association et la classe sociale de manifester son existence et sa détermination. En manifestant en silence, chacun manifeste certes son angoisse devant les effets de la suppression des postes de travail, mais chacun manifeste avec les autres. En ce sens la manifestation de masse organisée autour d'un refus, permet de retrouver des forces amoindries par l'annonce des licenciements, ce qui autorise à dépasser l'abattement, la résignation et les sentiments d'impuissance qui s'ensuivent au point de pouvoir se reprendre à espérer. Peut-être parce que la perception de la force de la manifestation autorise l'élaboration et l'intériorisation de schémas d'auto-perception de soi positifs » (1984, p.75).

Plus généralement, mais l'établir de manière détaillée est ici hors de portée, les manifestations, parce qu'elles sont le plus souvent pensées sous les espèces du rite, en mobilisent les analyses en termes de fonctions d'initiation, d'intégration et de reconduction cérémonielle des groupes, que l'on s'intéresse aux manifestations monstres des régimes totalitaires ou aux défilés les plus routinisés (voir Goodwin et alii, 2001 pour plusieurs exemples). Ici, la mise en scène de la force du groupe par le nombre et son caractère ordonné et unifié est souvent pensée comme centrale. C'est ainsi qu'en 1908, pour le défilé du Premier mai à Vienne, l'on installe une plate-forme de part et d'autre de l'itinéraire afin que les participants puissent, ne serait-ce qu'un bref instant, se rendre compte par eux-mêmes de

l'immensité du corps auquel ils appartiennent (Mosse, 1975, p. 169, cité in Casquete, 2006). C'est encore la raison pour laquelle à Bilbao, les manifestations autonomistes ne suivent pas les chemins consacrés avec « stations » devant les lieux de pouvoirs mais plutôt un itinéraire à la fois beaucoup plus long et qui emprunte des voies très en pente, permettant à la foule, en se retournant, de contempler sa puissance (ibidem, p. 55).

Pour un autre ensemble de travaux, mais qui emprunte son cadre de référence à une tradition théorique différente, celle de "l'apprentissage social", le comportement en foule est redevable d'une explication par la *convergence*. Pour les auteurs de ce courant, les mouvements collectifs proviennent d'une communauté d'expérience et de l'activation de prédispositions existantes et partagées (qu'il s'agisse d'une classe sociale, d'une appartenance ethnique, d'un type ou d'un niveau de revenu, etc.). La mobilisation ne se construit donc plus autour de la contagion mais de la convergence selon l'expression de Turner et Killian (1972, p. 19). A cela s'ajoute le postulat d'ordre psychologique hérité des travaux de Dollard (1939) et Berkowitz (1962) selon lequel les conduites agressives observables chez l'individu et dans les foules sont des réponses à un état de frustration, cet état étant bien souvent au principe de la communauté d'expérience préalablement nécessaire à toute action collective. Ted Gurr est sans doute celui qui a mené le plus loin ce type de recherche, notamment dans *Why Men Rebel?* (1970), produisant là, reconnaissons-le, une contribution qui dépasse de loin l'idée de l'homogénéité des foules.

Il n'empêche. L'inflexion est ici capitale. Dans ce modèle, ce n'est pas la foule qui produit une âme collective puisqu'elle attire toujours des personnes déjà prédisposées à un certain type de comportement. Elle ne fait qu'instaurer une dynamique facilitatrice qui contribue à lever les interdits et à favoriser le passage à l'acte. Ces thèses, qui devaient beaucoup à l'humeur conservatrice et inquiète de chercheurs engagés dans la lutte contre les troubles sociaux provoqués par les émeutes raciales et le mouvement des droits civiques aux USA ont été définitivement balayées par toute une série de travaux (par exemple Soboul sur le peuple des sans culottes (XXX), Snyder et Tilly (1972) et, plus récemment, Oliver (1989)). Elles méritent cependant d'être mentionnées ne serait-ce qu'en raison de leur utilisation continue dans les luttes pratiques opposant les pouvoirs aux mouvements qui les conteste, soit sous la forme de la dénonciation politico-journalistique des « casseurs », soit encore, on l'a évoqué au chapitre précédent, dans la manière dont la culture professionnelle de la police de l'ordre en est imprégnée.

Pourtant, à partir de la fin des années soixante, le caractère irrationnel et homogène de la foule est largement abandonné par les sciences sociales au profit d'une vision plus rationnelle. Les travaux se multiplient, tant sur les rassemblements de foule non orientés (Lang et Lang, XXX) que sur les manifestations politiques et surtout les émeutes, qui tendent à montrer que les foules ne sont jamais homogènes et que les comportements individuels y sont redevables de stratégies et de calculs (Berk, 1974 ; Berk et Aldrich, 1972). C'est dans ce contexte de montée de la critique que Ralph Turner et Lewis Killian tentent de renverser la perspective du comportement collectif en soulignant la diversité des motivations et des comportements individuels en foule (1972, p. 22). Dès lors, l'impression d'unanimité qui se dégage des foules ou des publics est due selon eux non plus à la juxtaposition de comportements individuels identiques mais à l'existence d'un phénomène social, l'apparition d'une nouvelle norme qui, tout comme dans les situations normales, agit sur les comportements individuels. « une approche en termes de norme émergente traduit l'observation empirique selon laquelle la foule se caractérise non par l'unanimité mais par des attitudes différenciées, avec la présence dans une foule d'individus dissemblables, réagissant différemment, participant pour des motifs divers et dont même les actions divergent » (1972, p.22). Et de conclure que « le

comportement collectif diffère du comportement social normal par la vitesse à laquelle les nouvelles normes émergent et par la manière dont le contrôle social opère, non pas par l'absence ou la présence de formes totalement différentes de contrôle social » (ibidem, p. 61). L'émergence d'une norme situationnelle est donc la caractéristique principale du comportement collectif. Elle lui confère en particulier son caractère instable, étant donné la rapidité de son émergence. Une foule ou un public peuvent ainsi se transformer en groupe protestataire, tout comme un groupe protestataire peut devenir un groupe institutionnalisé ; par ailleurs les rôles, l'appartenance, le leadership sont mouvants. L'émergence explique également l'importance de phénomènes comme la rumeur ou le "fourmillement" (milling process), non plus, à la manière de Blumer, comme processus permettant la contagion, mais comme assurant « le développement d'une définition collective de la situation » à travers une « interaction symbolique » (Turner et Killian, 1972, p.41). D'une manière plus générale, toutes conditions autorisant la communication spontanée, comme par exemple l'existence préalable d'un groupe homogène, favorisent ce processus de définition collective de la situation qui donne naissance à la nouvelle norme.

L'apport de nos deux auteurs à la compréhension des effets individuels de la participation aux manifestations de rue est important. En combinant l'hypothèse de la rationalité de l'acteur (qui participe pour des motifs divers et est sensible aux rétributions secondaires de la participation) avec l'intuition initiale du comportement collectif selon laquelle en situation de foule, les individus sont aussi contraints par toute une série de règles, ou encore de définitions normatives de la situation, qui déterminent en partie la manière dont ils interagissent les uns avec les autres. Il reste que la notion de « norme émergente », même révisée dans une version postérieure (Turner et Killian, 1987), se révèle relativement métaphorique et peu opérationnelle. Là encore, les questions posées sont centrales, les hypothèses explicatives stimulantes, mais les réponses insatisfaisantes, faute en partie d'un ancrage empirique suffisant et de dispositifs d'enquêtes adaptés.

Les propositions théoriques de Turner et Killian sont parmi les dernières tentatives pour, face au développement des approches rationalistes et structuralistes de la mobilisation des ressources, sauver ce qui pouvait l'être du questionnement sur la multiplicité des attitudes et des conduites qui ont cours *dans* une manifestation et qui la produisent. Si bien que la question des effets individuels de la manifestation, en termes d'identité et de solidarité, d'adhésion et d'effets socialisateurs, est demeurée en suspens.

Dans ses recherches, Nicolas Mariot a parfaitement posé ce problème de l'interprétation des comportements en situation de foule, à partir d'une discussion de ce que l'on désigne ordinairement sous l'expression du « frisson dans le dos ». La formule renvoie à l'idée que les participants éprouveraient ensemble les mêmes choses, que de cette communauté de sentiments et d'émotions émergerait l'union des consciences, générant du même coup des effets socialisateurs (2006). Nous n'entrerons pas dans le détail du raisonnement par lequel l'auteur met à l'épreuve cet ensemble de propositions à partir d'une enquête historique et sociologique appliquée aux voyages présidentiels en France. Il suffit de préciser ici qu'à partir de la manière dont le fait social se définit chez Marcel Mauss puis Maurice Halbwachs, il montre le caractère socialement défini (c'est-à-dire préalablement institué) du comportement collectif, ce qui implique que les individus en foule se conforment à des manières de faire déjà là et qui s'imposent à eux, lesquelles ne préjugent ni de la croyance ni de l'adhésion. Autrement dit, « ce que la liesse a de social ne tient pas à son aspect intrinsèquement collectif, mais au fait qu'elle exige la coopération de deux partenaires, l'homme ou l'idée qui peut en être l'objet et ceux qui l'accomplissent. On comprend ainsi que l'investissement intime des participants peut dès lors être fort variable, pas nécessairement consciemment thématiqué, sans

que cela ne remette en cause, n'affaiblisse ni ne renforce le sens social conféré à l'événement : celui-ci ne dépend pas de la réflexivité ou du degré d'intériorisation d'aucun des participants en particulier » (2006, p. XXX).

Conséquence logique de cette posture, la compréhension des comportements individuels en foule ne peut progresser qu'au prix d'une attention précise à leur identité sociale, aux formes différenciées de leur engagement dans la situation, aux motifs enfin qu'ils invoquent pour justifier ce qu'ils font. S'ouvre alors un programme de recherche ambitieux qui nous ramène notamment aux deux directions envisagées en introduction à ce chapitre : l'observation des interactions qui se jouent dans les manifestations et la mise en place d'enquêtes permettant de « rendre aux participants leurs états civils. (...) Pour redonner aux individus cette épaisseur sociale dont ils sont privés par les logiques externes d'imputation de croyances à partir de l'observation des comportements» (2001, p. XXX), il s'agirait alors de rassembler *in situ* des données statistiques concernant la population des participants afin d'évaluer les modalités de participation du public, au-delà de ses seules caractéristiques sociodémographiques.

### **Observer les foules. La structure et la dynamique des manifestations**

Le sillon de la première direction de recherche a été creusé dès les années soixante autour de l'idée que l'alignement des comportements se fait par *monitoring*, induisant des endossements de rôle coordonnés, des reconnaissances visuelles et des alignements réciproques. Ce qui a d'ailleurs amené les chercheurs s'inscrivant dans cette perspective à souligner l'hétérogénéité des conduites en foule et différents degrés d'implication des acteurs, qu'il s'agisse de manifestations, de paniques, d'émeutes, de lynchages encore ou de foules acclamatives, (e. g. Pruden, 1949 ; Lang et Lang, 1953 ; Hundley 1968; Couch, 1970 ; Heirich 1971; Fisher 1972; Berk 1972 ; McPhail 1972). Progressivement, la recherche s'est là affranchie du vocabulaire du comportement collectif, préférant travailler à partir du concept de « gathering » (Goffman, 1963, 1983), expression à la fois plus neutre et plus utile pour penser le phénomène social que constitue la coprésence de deux ou plusieurs personnes en un lieu donné (Collins, 1981; McPhail et Wohlstein 1983; Lofland 1985).

Les travaux de McPhail sont ici parmi les plus remarquables. Celui-ci s'est attaché, depuis le début des années soixante-dix, à observer de manière la plus systématique possible manifestations politiques et rassemblements de foule, en ayant recours aussi bien à la prise de note, à la photographie et au film (Smith, McPhail et Pickens, 1975; Wohlstein et McPhail, 1979; McPhail et Pickens, 1977, 1981; McPhail et Wohlstein, 1982). Sur cette base, le sociologue a construit un catalogue de plus de quarante types distinctifs et récurrents de conduites (McPhail, 1991, Tilly, 2002), lequel lui permet de construire quatre grandes catégories d'action correspondant aux quatre parties du corps (visage, bouche, mains et jambes) sollicitées le plus fréquemment dans les séquences d'action collective : (1) la direction vers laquelle se tournent les individus en relation les uns aux autres ; (2) l'usage de la bouche pour s'exprimer (parler, crier, chanter, acclamer) ; (3) l'usage des mains (gesticulations, applaudissements, manipulation d'objets, embrassades) ; (4) la position ou le mouvement des jambes (se tenir debout, s'asseoir, marcher, s'agenouiller) (McPhail and Schweingruber 1999; Schweingruber et McPhail 1999). L'observation systématique selon une grille de codage rigoureuse (McPhail, Schweingruber et Berns 1997) permet alors d'établir d'une part la fréquence du recours par la foule à telle ou telle séquence d'action dans le cours de l'événement et, surtout, de poser la question de ce qui génère ces séquences d'action à partir de données objectives. Le résultat est clair. On n'observe jamais de séquences d'action indiquant l'existence d'une unanimité des foules, la participation aux activités étant séquentielle plutôt que simultanée. Plus généralement, trois modèles d'action se dégagent :



certaines actions (chanter, la réalisation de certains gestes) sont précédées d'une sollicitation par un organisateur ; d'autres sont générées de manière interdépendante par la consultation ou l'interaction entre personnes proches (les conversations, la formation de petits groupes de piétons, particulièrement visibles dans les phases pré et post défilé) ; enfin, certaines actions sont initiées indépendamment par des individus plus ou moins au même moment, par exemple les acclamations et applaudissements (voir aussi Heritage et Greatbatch 1986; Zillman et alii, 1989).

De cette somme considérable d'observations, à quoi il faudrait encore ajouter les tentatives de simulation informatique de l'action collective (Schweingruber 1997), McPhail et ses collègues concluent sur un modèle dynamique dépassant les explications causales linéaires. La variation dynamique et la complexité de l'alternation entre actions individuelles et collectives nécessite un modèle permettant de rendre compte des processus récursifs de causalité, dans lequel l'acteur poursuit des buts, et ajuste ses moyens dans un environnement dynamique (McPhail 2006).

Les recherches évoquées ici sont d'une grande importance pour qui veut comprendre ce qu'est, au fond, une manifestation de rue. Celle-ci ne saurait se réduire à une série de conduites mécaniques et les individus en foule n'agissent pas comme un seul homme. Si les individus y agissent en fonction de ce qui les prédisposent et de leurs ressources, ils sont aussi conduits à telle ou telle séquence d'action par la logique même des interactions dans lesquelles ils sont pris et qu'une approche seulement fondée sur le calcul rationnel et inattentive à la dimension écologique de l'événement ne saurait saisir. Cela ne suffit pourtant pas, pour au moins deux raisons. Il faudrait d'abord, comme le suggèrait Goffman dans *Behavior in public place* (1963, p. 12), ajouter à l'enquête une attention à la manière dont les conduites observables ici ou là dans les manifestations s'instituent historiquement dans la mesure où, les deux premiers chapitres l'ont amplement montré, les normes sociales qui s'y déploient ont fait et font l'objet d'élaborations progressives, multiples et concurrentes. Autrement dit, les situations sociales ne peuvent se comprendre au moyen d'une seule observation des phénomènes de co-présence. Il faudrait ensuite se pencher sur les manifestants eux-mêmes, leur identité sociale et le sens qu'ils donnent à leur action en situation, ce dont, s'interdisant toute distinction entre types de foule, les recherches dont nous venons de rendre compte ne se soucient pas. Dans cette direction, ces dernières années ont produit des résultats prolifiques sur lesquels nous terminerons ce chapitre.

Nous avons exploré, aux chapitres trois et quatre, les moyens déployés par la recherche pour tenter une sociographie des populations manifestantes. Nous en avons ce faisant établi les limites, qu'il s'agisse des enquêtes par sondage en population générale ou même des résultats de l'analyse événementielle. Comme le soulignaient naguère Favre et ses collègues, *« l'analyse longitudinale fondée sur le recensement des événements manifestants ne peut jamais répondre que partiellement à la question de l'identification des manifestants et de leurs motivations. L'abandon des indicateurs psychosociologiques a aussi un coût, l'individu manifestant disparaissant derrière l'identification de collectifs, ce qui interdit de véritablement savoir pourquoi les individus participants à une action collective. Autrement dit, si la méthode de l'analyse événementielle permet d'établir les premiers éléments d'une sociologie du manifestant, elle reste muette sur la question de savoir pourquoi tel ou tel se décide à manifester plutôt que tel autre. Le sondage dans la manifestation apparaît de ce point de vue comme un des moyens de répondre à cette question, en même temps qu'il permet d'affiner notre connaissance de la sociologie du manifestant »* (Favre et alii, 1997, p. 16). Dans ce domaine la recherche est restée longtemps sous-développée. Avant la fin des années quatre-vingt-dix, très peu de chercheurs ont essayé de collecter des données individuelles dans le

cours même des événements protestataires. En raison à la fois d'obstacles épistémologiques et pratiques. Par exemple, contrairement aux enquêtes par sondage classiques, l'enquêté est sollicité « en situation », au moment même où il exprime d'ores et déjà une opinion par sa seule présence. Mais également, l'interviewé n'est pas seul face à l'enquêteur puisque nous le verrons bientôt, on défile rarement seul, mais plutôt en groupe, avec des amis, des camarades, des connaissances.

A notre connaissance, seules quelques études ont tenté ce type d'enquêtes avant le début des années quatre-vingt-dix. Il est vrai que quelques chercheurs s'inscrivant dans le paradigme du comportement collectif s'y sont essayés à la fin des années soixante, mais sans grand succès (Evans, 1969; Milgram and Toch, 1969), sinon comme nous l'avons déjà vu, du point de vue de l'observation systématique des formes de « *monitoring* » (McPhail et Pickens, 1975). A vrai dire, John Seidler et ses collègues ont été parmi les tous premiers à collecter des questionnaires dans quatre rassemblements politiques s'étant tenus en 1970 et 1973 aux USA (Seidler et alii, 1976; Meyer, Seidler et McGilivray, 1977 ; Meyer et Seidler 1978). Ils sont aussi les premiers à mettre en place une méthode de division en secteurs du lieu de rassemblement. Il reste que cette première tentative est d'abord destinée à explorer des rassemblements statiques, sur la base d'un questionnement encore tourné vers l'exploration de la contagion mutuelle des émotions. Anthony Ladd et ses collègues s'essaieront à leur tour, en 1979, à une enquête à l'occasion d'un rassemblement anti-nucléaire à Washington D.C. (Ladd et alii, 1983). La méthodologie s'inspire de celle de Seidler, à la différence, essentielle, que les questionnaires ne sont pas collectés dans le rassemblement mais seulement distribués, avec une enveloppe timbrée. Le but de l'enquête est là de confronter les thématiques défendues par les organisations avec les représentations et croyances des manifestants eux-mêmes. Ils concluent d'ailleurs de manière intéressante sur le fait que le consensus idéologique n'est pas un préalable nécessaire à la participation à une action collective. Ce faisant, ils critiquent directement les notions « d'idées constitutives » chez Heberlé (1951), de « croyances généralisées » chez Smelser (1963) ou encore, dans une version modernisée mais au fond semblable, de « cadre dominant ». Enfin, l'on mentionnera encore l'enquête menée par David Waddington en avril 1983 dans le cadre d'une belle recherche visant à établir un modèle prédictif de la survenance des violences en manifestation (Waddington et alii, 1988). C'est dans une manifestation de 4 à 5000 personnes organisée à Sheffield, à l'occasion d'une visite de Madame Thatcher, que trois cents personnes sont interrogées in situ. La distribution des questionnaires est là peu formalisée et vise simplement à dresser le profil socio-démographique des participants.

Il faudra attendre encore une bonne dizaine d'années pour que les enquêtes individuelles dans les rassemblements de foule (ci-après INSURA pour INDividual SURveys in RAllies) ne soit à nouveau utilisées avec pour visée explicite de mettre au point une méthode solide et répliquable pour la conduite d'INSURA (Favre et alii, 1997). Que ce type d'enquête ait redémarré en France n'est pas un hasard et tient sans doute à trois facteurs liés. D'une part, au début des années quatre-vingt-dix, la recherche sur l'action collective connaît un nouveau départ, avec une orientation marquée vers l'exploration des modes d'action plutôt que vers les organisations ou les mouvements. La collection dans laquelle est publié le présent volume en témoigne assez pour que l'on n'y insiste pas. D'autre part, dans le champ des études de participation politique, la recherche française s'est efforcée de penser ensemble les modes d'action conventionnels et non conventionnels, ce qui impliquait à tout le moins de pouvoir dresser le portrait du manifestant potentiel (Favre et Fillieule, 1994). Enfin, les spécialistes de

la socialisation politique ont aussi dans ces années cherché à comprendre comment la participation effective aux manifestations de rue pouvait constituer une « porte d'entrée » dans les modes plus institués de participation politique (Percheron, 1990 ; Muxel, 1990). C'est dans ce contexte particulièrement favorable que Pierre Favre et ses collègues, en collaboration avec l'Institut Louis Harris, ont mené quatre INSURA en 1994, avec pour ambition première de produire une réflexion méthodologique sur les stratégies d'échantillonnage, l'enjeu étant ici de faire en sorte que tout participant ait les mêmes chances d'être interrogé au cours de l'événement (Fillieule et Sainte-Marie, 1995 ; Favre et alii, 1997 ; Fillieule, 1997). La méthode ainsi proposée a été une première fois répliquée dans le cadre d'une recherche sur la normalisation de la manifestation en Belgique (Aelst and Walgrave, 2001). Dans cette enquête, les manifestants ont été interrogés lors de quatre grandes manifestations tenues à Bruxelles en 1998. Sur la base des données sociodémographiques récoltées, les auteurs concluent à une effective normalisation du recours à la rue, les caractéristiques des manifestants ne se distinguant pas de celles des électeurs réguliers.

A partir de là, le recours aux INSURA va littéralement exploser, à la faveur de l'émergence et du développement des protestations et rassemblements altermondialistes. Parce que les événements alter constituent de véritables moments épiphoniques du mouvement, parce que le débat public a beaucoup tourné autour de la qualification des participants comme casseurs et terroristes, perdants de la mondialisation ou au contraire « cosmopolites enracinés » ((Tarrow, 2001) et particulièrement dotés de ressources (Agrikoliansky et Gobille, XXX), parce qu'enfin l'un des enjeux politiques aussi bien que scientifiques suscités par ce mouvement renvoyait à la délimitation de ses frontières, l'INSURA est apparue comme une méthode puissante et adaptée.

C'est en Italie, si l'on excepte quelques tentatives isolées ici ou là (e. g. Levi et Murphy, 2002; Lichbach et Almeida, 2001) que les enquêtes se sont d'abord développées autour de Donatella Della Porta (Andretta et al, 2002; Della Porta, 2004), bientôt suivie par d'autres (Bedoyan et Van Aelst, 2003) et en particulier par une équipe franco suisse mobilisée autour du rassemblement anti G8 d'Evian puis du forum social européen à Paris Saint Denis (Fillieule, et alii, 2005; Agrikoliansky et Sommier, 2005). L'intérêt suscité par les résultats produits est tel aujourd'hui que l'INSURA est en passe de constituer un recours obligé de toute enquête comparative sur l'action collective, un peu comme l'analyse événementielle le fut dans les années 80 et 90. Pour ne citer qu'un exemple, le plus frappant à maints égards, les manifestations contre la guerre en Irak organisées le 15 février 2003 un peu partout dans le monde de manière coordonnée ont fait l'objet d'une enquête par INSURA dans huit pays et onze villes, recueillant près de 6000 questionnaires, sous la direction de Stefaan Walgrave (Walgrave, XXX).

Le lecteur aura compris à quel point l'on dispose aujourd'hui d'une vaste moisson de données sur les manifestants. Il n'est pas possible dans le cadre de ce livre de détailler les principaux problèmes méthodologiques liés à ce type d'enquête, même si les aborder nous amènerait à revenir sur les propriétés écologiques de la situation manifestante (Fillieule et Blanchard, 2006). L'on se contentera ici de mobiliser quelques données quant à l'identification des manifestants, à la manière dont ils se rendent dans les manifestations et à leurs motifs.

Dans toutes les INSURA dont nous avons pu consulter les résultats, il apparaît que le profil sociodémographique et politique des participants se distingue de celui du reste de la population par sa plus grande jeunesse, la plus grande affiliation des manifestants aux organisations (partis, syndicats, associations), son niveau de diplôme plutôt élevé et son ancrage à gauche (ce dernier point s'expliquant par le type de manifestations sur lequel les

sondages ont porté). Ensuite, tout indique dans les réponses des personnes interrogées qu'elles manifestent dans le cadre de réseaux d'inter-connaissance et d'affiliations multiples. Bref, l'image du manifestant est ici bien éloignée de celle qui fonde la distinction usuelle entre action conventionnelle et non conventionnelle et, plus généralement de la vision dénonciatrice des foules « désorganisées ». Par exemple, dans les manifestations étudiées par Favre et ses collègues, les personnes interrogées ne se sont pas décidées à se rendre à leur manifestation au dernier moment, sous le coup d'une impulsion irrationnelle ou d'un quelconque phénomène de « contagion », pour reprendre la terminologie lebonienne. Tout au contraire, ils ont été aux alentours de 80 %, lors des trois événements, à avoir choisi de s'y rendre dès l'annonce de la manifestation et seulement une dizaine de pour cent se sont décidés au dernier moment. De surcroît, ils ne s'y sont pas rendus seuls et l'immense majorité d'entre eux se déplace accompagnée d'amis, de membres de leur famille ou de militants associatifs ou syndicaux. Il semble donc bien que c'est par des réseaux de relations, et des appartenances multiples que les individus en viennent à descendre dans la rue. Enfin, plus des deux tiers d'entre eux ont une attitude active vis-à-vis de la manifestation puisqu'ils ont cherché à convaincre d'autres personnes de venir à la manifestation, et ce d'autant plus qu'ils appartiennent à des organisations (Fillieule, 1997, p. 142-143 pour les résultats).

Les répondants aux enquêtes conduites dans les manifestations contre le G8 comme au forum social de Paris Saint-Denis montrent les mêmes caractéristiques, comme l'illustre le tableau 9. Là encore en effet la vaste majorité des participants sont pris dans des réseaux d'interconnaissance et des structures organisationnelles. Lors des deux événements, moins de 20% des individus déclarent n'avoir ni parents ni amis ni collègues engagés qui soient « militants actifs ». Pour 34% d'entre eux c'est en revanche le cas. Cette inscription dans des réseaux militants se traduit concrètement dans les circonstances de la participation. Interrogés sur « ce qui les a conduit à participer », 23% mentionnent leurs convictions (pour le G8 seulement), mais 38% (25% à l'ESF) mentionnent leurs amis et 28% (52% pour l'ESF) l'organisation à laquelle ils appartiennent. Si 32% sont venus seuls, 23% sont venus – principalement- avec des amis proches et 23% avec leur organisation. Ces données viennent confirmer avec d'autres à quel point l'image du manifestant perdu dans une foule est fautive (McPhail and Miller 1973 ; Aveni, 1977 ; Fillieule, 1997 ; Drury and Richer, 1999; Fillieule et alii, 2005).

- **Tableau 9 à peu près ici** -

Enfin, mais cette fois-ci de manière variable selon les manifestations étudiées, les participants sont plus ou moins des primo-manifestants ou des usagers réguliers de ce mode d'action. Dans les enquêtes menées par Favre et ses collègues en 1994, la quasi totalité des manifestants présents ne manifestaient pas pour la première fois, ce qui traduit une pratique récurrente du recours à la rue. Parmi ceux qui ne sont pas des primo-manifestants, c'est près de 70 % qui descendent régulièrement (plus de trois fois par an) dans la rue. La propension à manifester régulièrement croît avec l'âge et a plus de chance que la moyenne de toucher les personnes adhérentes à des partis politiques, des syndicats et des associations. L'enquête IFOP/*Libération* conduite dans la manifestation du 16 janvier 1994 pour l'école laïque montre que même dans les immenses défilés de rue (800 000 personnes à Paris ce jour-là) où l'on pourrait s'attendre à trouver de nombreux primo-manifestants, plus de 80 % des répondants avaient déjà eu recours à la rue. En revanche, si l'on revient aux manifestations altermondialistes, il est frappant de constater que plus de la moitié des participants sont des primo militants, ce qui est à rapporter à l'évidence au pouvoir d'attractivité de ce type d'événement et plus largement de cause auprès des plus jeunes (Fillieule et alii, 2005), attirant

du même coup l'attention sur les possibles effets socialisateurs de la manifestation, à tout le moins sur les plus jeunes.

Ce dernier point nous amène, pour finir, à nous arrêter un instant à cette question des effets socialisateurs de la participation aux manifestations, en gardant à l'esprit la recommandation salutaire de Mariot (2006), qui souligne qu'il ne suffit pas d'inférer des signes de l'adhésion en situation l'existence d'effets durables, donc socialisateurs, sur les individus.

Nul ne contestera l'idée que toute relation sociale s'accompagne de processus d'apprentissage d'une expérience et la littérature sur les effets socialisateurs de la participation aux mouvements sociaux est abondante, tant dans les champs scientifique que militant, des origines du mouvement ouvrier (Proudhon, XXX) aux Black panthers (XXX). Mais au delà de ces généralités, l'on peut s'interroger sur les effets socialisateurs de la manifestation, que l'on soit ou pas militant par ailleurs pour une cause ou dans une organisation. Manifester, cela revient en effet à endosser un rôle, lequel se distingue de la socialisation à proprement parler en ce qu'il n'est pas seulement structurellement déterminé (*role taking*) : les individus négocient en permanence les significations nées de l'interaction avec les autrui significatifs et généralisé (*role making process*). Dès lors, l'engagement dans une activité manifestante est un moment où se joue et donc s'apprend un répertoire de conduites militantes instituées, répertoire défini aussi bien par des gestes et des techniques que des représentations et des sentiments, tout particulièrement activés dans l'affrontement, plus ou moins ritualisé, avec les forces de l'ordre ou d'éventuels contre-manifestants. L'on peut faire l'hypothèse que l'expérimentation de l'action manifestante fonctionne aussi comme un mode de socialisation politique, de manière plus ou moins marquée selon les individus et leur socialisation antérieure (l'appétence pour la dramaturgie manifestante n'est en effet par socialement neutre), les logiques de la situation (en lien notamment avec la survenance de violences), et plus généralement les contextes socio-politiques, lesquels déterminent en dernier ressort la désirabilité sociale des rôles militants, et de la figure de l'engagement.

Anne Muxel offre une illustration de ces effets socialisateurs de la participation à la manifestation, dans son enquête répétée auprès d'un groupe d'adolescents dont une partie ont, en 1986, participé aux manifestations du mouvement étudiant et lycéen d'opposition à la loi Devaquet (Muxel, 1990). Elle y montre que ces manifestations ont marqué les choix politiques des jeunes qui y ont participé, ce qui autorise à parler d'effet de génération. Dans une perspective plus attentive à l'effet même des performances manifestantes sur les individus, Christophe Broqua (2005) a montré, au plus près de l'analyse ethnographique des actions publiques de l'association Act Up, comment celles-ci sont puissamment génératrices d'un sentiment durable d'appartenance collective et de mobilisation émotionnelle pour ceux qui y participent. Plus précisément, Broqua et Fillieule (à paraître) ont tenté de comprendre les mécanismes dramaturgiques complexes par lesquels les organisateurs d'action publique mobilisent un registre émotionnel maîtrisé, tant à visée interne (socialisation militante et production identitaire) qu'externe (identités stratégiques, pression sur les cibles et monstration de la justesse de la cause), dont la mise en œuvre participent à la production d'effets sur les participants, à la fois sur le moment et durablement (ce qu'indiquent les récits de vie menés après coup et dans lesquels les moments d'action publiques jouent un rôle central). Deux éléments sont ici cruciaux. D'une part, la gamme de ces effets est très variée, du simple sentiment d'appartenance à un collectif, à une expérience forte vécue sur le mode de la « prise de conscience » (par exemple d'une situation d'injustice, d'une oppression) ; d'autre part, ces effets ne sont pas simplement ni directement le produit des stratégies déterminées à l'avance par les entrepreneurs de la cause. Ils émergent aussi, dans le cours des performances publiques, des interactions de face à face entre acteurs, ce qui nous situe très précisément au cœur des effets individuels de la participation aux manifestations.

**août 2007, version préliminaire, ne pas citer svp.**